

**Bernard Desportes**

## **Le roman illégitime**

*La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie,  
la seule vie par conséquent réellement vécue,  
c'est la littérature.*

Proust

Le monde est sans joie.

Nous ne pouvons capter la lumière ni l'étreindre, nous ne pouvons embrasser la nuit noire. Nous oublions vite le rire des enfants. Nous n'entendons pas les cris muets de la solitude. Nous ne croisons pas le regard des migrants.

Nous cédon à la honte de nos désirs, nous cédon aux interdits forgés par nos servitudes. Nous restons là quand il faudrait partir, atterrés, immobiles alors que s'éveille le vent du matin.

Nous ployons sous nos peurs, nos calculs, nos mensonges, nos désertions. Nous trahissons nos adolescences perverses et rêveuses. Nous évaluons, nous soupesons, nous reculons, nous cédon le pas.

Parce que nous refusons de l'inventer, parce que nous refusons l'impossible, par quelque bout qu'on l'aborde le monde nous est inaccessible.

Il ne nous est pas rendu par les philosophes : tout entière du côté du sens, l'écriture philosophique, en laissant hors de son champ le manque d'être au cœur de l'être, ne peut ouvrir à l'impossible. Elle borne ses investigations aux terrains défrichés du sens – au seuil précisément où la vraie vie commence : « *au bord des limites* » où le sens se décompose.

Il ne nous est pas rendu par les sociologues, lesquels réduisent les rêves uniques et la folie singulière des hommes à des catégories, des cases, des groupes, des sous-groupes au sein de groupes plus vastes qui les englobent, eux-mêmes englobés dans des catégories englobantes qui à leur tour les englobent ou les déglobent, c'est selon...

Il ne nous est pas rendu par les psychologues et autres psychanalystes (fussent-ils néolacaniens), matons matois liberticides, et pas davantage par tous ces essais psychosociaux bidon qui envahissent les librairies, ces prétendues « sciences humaines » qui inondent les bibliothèques et déciment les forêts, tous ces bouquins sinistres, œuvres de cuistres ou de maniaco-dépressifs, car il y a un véritable abattement dans le commentaire, lequel conduit inévitablement à une mort lente succédant à un accablement désespéré.

Le monde, le monde insaisissable vibrant au bout des doigts ne nous est pas rendu non plus par ces pseudo-romans accrochés comme des sangsues, des vers à ventouses à un

quotidien « vrai », sordide de banalités triviales en lesquelles chacun se vautre et reconnaît ses bassesses et ses manques, ses rêves idiots de midinettes ou de garçons coiffeurs ; ces récits de vies laborieuses, heureuses ou glauques (là aussi c'est selon), confidences au-plus-près-du-vécu, écouétéra, écouétéra, qui ne sont que potins de la commère et prosternations devant une illusion niaise de La Vérité au nom d'un réel qui serait miraculeusement devenu saisissable alors que « *tout est perdu dans la réalité* » (Reverdy). Tous ces documents « pris-sur-le-vif », ces confidences romancées baptisées « autofictions », et j'en passe, se parent d'une légitimité que rien ne fonde dans la langue ni dans la liberté et moins encore dans la subversion : la réalité n'est jamais subversive, seule l'est sa transgression. Le roman, lui, postule l'impossible et revendique l'illégitime.



Cette faillite irrémédiable du monde où « *la vraie vie est absente* » (Rimbaud), en reproduisant sans cesse pour chacun le tragique de l'aventure humaine, pose en permanence *l'écart* entre le monde accessible d'une réalité en faux-semblant et le monde réel que l'on pressent, que parfois l'on frôle et dont l'appel inouï nous arrache au magma du quotidien pour nous faire approcher un impossible sans lequel la vie ne vaudrait d'être vécue. Cet *écart* nous est donné par le roman (ou par le poème), cet *écart est* le roman. Celui qui, toujours en urgence et dans la permanente nécessité de son renouvellement, de sa *modernité*, nous ouvre un gouffre d'ombre fait de désirs et de peurs multiples où se noue parole, où toute pensée, soudain libre infiniment, chute et se décompose – car « *la liberté n'est rien si elle n'est de vivre au bord de limites où toute compréhension se décompose* » (Bataille). Et quand je songe à Faulkner, à cette sombre splendeur inaccessible, violente et trouble de la lumière d'août le soir en mon pays, je me dis que la vie elle-même n'est nulle part, juste au bout des doigts, au bout des lèvres, au bord de soi...

Le roman ne se réduit pas à *dire* ce qu'il exprime, il est d'abord, pour le lecteur comme pour l'écrivain, expérience d'un risque majeur : l'aventure d'un homme qui, refusant de se détourner d'un réel insaisissable, quels qu'en soient sa violence et ses paradoxes, ses abîmes et son incohérence, entreprend de se confronter à l'irréparable appel que celui-ci lui adresse. Le roman n'a que faire de réponses, il n'est pas fait d'espoir, « *pansement* » (du Bouchet) honteux sur la blessure vive, bâillon d'esclave à la liberté de l'esprit, entrave au défrichage obscène de la parole.

C'est dans la mise au présent de la dualité sens / non-sens, à travers *l'écart* qu'elle exprime et signifie entre monde saisi et monde réel (entre le représenté et l'irreprésentable) que surgit l'écriture de l'impossible : elle est le récit même de cet écart. C'est ainsi dans la dualité et le paradoxe, à travers l'expérience et le fantasme, le désir et la phobie, l'impur, le souillé, le sauvage, le bâtard, *l'illégitime* que se forge le roman – lieu même d'expression de cette bâtardise, de cette illégitimité fondamentale de la vie « réellement vécue ».



Ce que fait le roman – cette composition insensée de l’homme solitaire pour interroger sans fin son angoisse de vivre et fouiller par les mots, avec l’énigme d’être, l’énigme du monde – c’est briser les carcans aliénants, les sommeils, les soumissions, les idées acquises - admises - reçues, toutes ces illusions du possible qui enferment l’homme dans les rets d’une acceptation obéissante, déférente, mâtée, vaincue. Illusions avilissantes qui limitent les aspirations et les rêves de l’homme à ce qu’on lui a fait croire qu’il était seulement possible de dire, de faire et de penser.

Quand l’espoir en une autre vie rabaisse l’homme au rang de pénitent repent, le roman, lui, l’emporte vers l’exigence jamais assouvie d’une « *liberté libre* » (Rimbaud), insondable, inaccessible, impensable : cet *impossible-là*, cet impossible seul est le roman : l’invention d’un être à l’œuvre dans l’interrogation toujours recommencée et changeante du présent, de la pensée même, jusqu’aux abords dangereux et vertigineux de l’inhumain – le dire jusqu’au bout de la parole, toute la parole, sans entrave, dans la violence et la splendeur de ce qui la propulse comme invention de l’homme.

Bernard Desportes est né à Paris en 1948. A fondé en 1995 la revue littéraire *Ralentir travaux*. En 2007, il est nommé commissaire du Salon international du livre de Tanger. Il a publié une quinzaine d’ouvrages (romans, poésies, essais), dont récemment : *Une irritation* (Fayard, 2008), *L’Espace du noir* (Le Livre d’Art, 2010), *Irréparable quant à moi - André du Bouchet* (Obsidiane, 2014). Le présent texte est largement inspiré de son essai *Le présent illégitime* (La Lettre volée, 2011).